

## Fin de service

- Un half, un déca, deux Leffe blondes ! crie le garçon en se précipitant vers le frigo. Il saisit deux bouteilles par les goulots qu'il coince entre trois doigts. Comme d'habitude, ce jour-là en fin de soirée, la grande rousse derrière le comptoir ne cille pas, c'est à croire qu'elle n'a rien entendu. Comme un robot, elle sort deux verres à l'enseigne de l'abbaye qu'elle remplit prestement, saisit une coupe à champagne puis appuie sur le bouton « kaféine frei » de l'imposante machine à café. Elle pose le tout sur un plateau qu'elle garnit d'une minuscule coupelle de biscuits salés. Le garçon quitte le devant du comptoir, le ticket de caisse entre les lèvres, le plateau dans la main gauche et les bouteilles au bout du bras droit. Le half en half, mi-vin blanc sec, mi-asti spumante, sera servi à ras bord selon la tradition centenaire de la maison, à même la table.

Les commandes se succèdent sans vraiment laisser le temps à la rousse de souffler. Toujours aussi indifférente, elle aligne les verres, les bouteilles et les tasses demandées.

- Bel ange, une Duvel, deux Cocas, un thé citron !

- Suis pas ton ange !

- Sers moi quand même, bel ange !

Sarah claque les verres sur le marbre et le garçon les répartit sur son plateau de manière à l'équilibrer.

Entre deux commandes, il faut briquer le comptoir, rectifier l'ordonnancement des verres, alimenter les frigos en limonades et autres bières spéciales, moudre les cafés, essuyer tasses et petites cuillers. Sarah fait ce travail depuis quelque temps et s'est lentement coulée entre les teintes sombres des boiseries et celles un peu éteintes des cuivres nombreux qui accueillent de la verdure en soie. Si elle apprécie de travailler dans un établissement réputé, elle goûte plus encore le fait qu'aucune sono ne déverse un sirop à longueur de soirée. Elle a toujours été volontaire pour la fin du service quotidien. Seule restriction, une fois par semaine, elle se veut libre d'aller au Théâtre Royal de la Monnaie, l'opéra national, où elle suit en spectatrice initiée les développements de la danse actuelle grâce aux billets qu'elle reçoit d'un garçon du Café de l'Opéra tout proche.

A une heure de la fermeture, Sarah a le loisir de rêvasser tout en remplissant instinctivement les commandes qui lui parviennent comme dans un brouillard. Ce soir, elle est fatiguée et aspire au moment où elle pourra quitter ses escarpins et rafraîchir ses pieds sous un jet d'eau glacée...

Démultiplié par les miroirs biseautés qui tapissent les murs, un regard est braqué sur elle depuis quelques minutes, cherchant un contact visuel. Quand elle s'en aperçoit, elle blêmit et se fige.

Elle l'a tout de suite reconnu ce regard envieux, jaloux. Irrésistiblement, sa jambe se met à trembler. Elle ressent le croche-pied, revoit la chute au ralenti, le collant transpercé par l'os, le rideau rouge qui tombe et le voile noir qui l'emporte. Elle a quitté la scène frustrée d'applaudissements et ne les a jamais retrouvés.

Elle n'a jamais compris pourquoi il avait agi ainsi et jamais il ne s'en est expliqué.

Ils avaient eu du succès, à deux. Ils étaient beaux. Leur couple de scène était particulièrement harmonieux malgré le fait qu'elle avait une tête de plus que lui quand elle montait sur les pointes. Elle, élancée et gracieuse. Lui, grand sens de l'équilibre et musculature élégante. Jamais son bras ne faiblissait quand il la soulevait. Jamais elle n'avait eu un partenaire qui la déposait aussi légèrement après un porté très long. Ensemble, ils étaient les meilleurs de la compagnie. Les chorégraphes appréciaient l'alchimie de jalousie et d'émulation qui renforçait leur présence dramatique.

Voilà cinq ans qu'elle avait été contrainte de quitter les planches des théâtres pour celles bien banales, de cette taverne appréciée.

Cinq années d'une vie nouvelle, une survie faite de haine, de révolte, de désespérance. Il lui a fallu deux ans d'acharnement pour retrouver une démarche normale à la ville puis un an encore pour se percher quotidiennement sur des hauts talons pourtant peu recommandés pour son travail, mais c'était sa victoire. Elle a gagné deux procès qui ne l'ont pas rassérénée. Condamné à verser une part importante de ses cachets touchés en Belgique, il ne dansait pratiquement plus qu'à l'étranger, ses cachets n'ont donc jamais été saisis. Bien sûr, il a perdu son statut d'étoile et a dû se fondre dans une compagnie, certes renommée, mais qui ne privilégie pas les individualités. Comment ne peut-elle pas lui en vouloir ? Il l'a privée de la danse, cette passion à laquelle elle s'était consacrée exclusivement depuis son plus jeune âge et pour laquelle elle avait tout sacrifié.

Le voilà, amaigri, qui ose se présenter dans cet établissement. Pourquoi, se demande-t-elle ? Se railler d'elle, une fois de plus ? Se faire pardonner ? S'expliquer enfin ? Sans s'en rendre compte vraiment, elle soutient longuement le regard qui la paralyse. Elle ne parvient pas à en déceler les intentions.

Soudain, un brouhaha, un tintement de verres, un rire lointain puis une voix plus proche :

- Sarah, Sarah ! Tu rêves ? Et ma commande ?

- Je prends mon quart d'heure !

- A moins d'une heure de la fermeture, tu plaisantes ? Mais regarde, je ne sais plus où poser les verres, le comptoir est plein !

Sourde à la commande de deux autres garçons, Sarah dénoue son tablier et s'élanche crânement vers la porte de service au fond de la salle. Elle ignore le regard sidéré du garçon mais défie celui de son ancien partenaire qui ne l'a pas quittée des yeux. Elle passe à quelques centimètres de la table qu'il occupe...

Il la suit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la cuisine.

Sarah traverse la pièce encombrée de la vaisselle du soir. Elle entre dans le vestiaire du personnel, ouvre le cadenas de son armoire métallique et plonge dans son sac. Elle en tire une petite boîte dont elle vide le contenu dans sa paume. De retour en cuisine, Sarah prend une tasse où elle verse les comprimés de Temesta puis entreprend de les écraser avec le manche d'un pic à glace pour les réduire en poudre. Un parfum de chicons cuits pour les gratins du lendemain surprend ses narines. Son cœur s'emballe. Une grande nostalgie succède à sa colère. Une lucidité soudaine, la honte et la peur de ce qu'elle envisage, s'ajoutent à son dépit, la freinant dans son entreprise insensée. L'empoisonner ici, en public, autant le fusiller carrément mais elle ne possède pas d'arme à feu. Il n'y a qu'au cinéma qu'on peut dégainer pour abattre quelqu'un. Sarah n'a que les médicaments auxquels elle est condamnée à perpétuité. Ils la dénonceront aussi évidemment qu'un coup de feu devant tout le monde.

Elle se ravise donc. Une larme coule sur sa joue et tombe dans la tasse coagulant un peu de la poudre médicamenteuse. Le cuistot s'approche et dit :

- Excuse-moi, Sarah mais je dois mettre au frigo les chicons qui sont devant toi... ça ne va pas ? Elle se détourne.

- Si, si. Juste un coup de blues... à cause des chicons.

- T'es bien la seule à pleurer devant des chicons !

- Euh, c'était mon légume préféré quand je dansais...

- Tu dansais ? Tu n'en n'as jamais parlé.

- Il y a tellement longtemps. Gamin, tu faisais bien du vélo, non ? Tu n'en n'as jamais parlé. Nous sommes quittes !

Le cuistot reste interloqué par le ton agressif tandis qu'elle se retourne pour reprendre la tasse. Sarah l'a décidé, elle va la remplir d'un expresso bien tassé comme les aimait son partenaire et les aime sans doute encore !

« Patron », le chat de l'établissement qui, fidèlement à cette heure, vient quêter sa pitance plonge la langue dans la tasse pour en apprécier le contenu !

- Patron, non ! Sarah crie sur le chat qui déjà s'est reculé secouant la tête de dégoût, la langue chargée de poudre blanche.

- T'inquiète, dit le cuistot, un chat n'avalera jamais quelque chose de mauvais, c'est instinctif chez lui. Mais toi, je te trouve bizarre ce soir...

La jambe de Sarah se remet à trembler. Patron saute de la table, se reçoit mal, vacille puis s'écroule. A sa vue, Sarah s'effondre à son tour. Le personnel de la cuisine rameute celui de la salle qui rapplique immédiatement. Sarah, qui revient à elle rapidement constate que la tasse est vide et la poudre éparpillée sur le carrelage. Un garçon l'aide à se relever, un autre ramasse le chat agonisant et le couche sur la table métallique encore encombrée il y a peu par la lèche-frite aux chicons.

Sarah caresse Patron et lui murmure à l'oreille :

- Merci. Merci cher Patron de me sauver. Je ne peux pas être à nouveau victime de la méchanceté de cet homme. Sa jalousie est malade, je le sais bien mais je ne peux me résoudre à lui pardonner. Si tu savais, Patron, comme je le hais de plus en plus avec le temps. Je le détruirais si je le pouvais, vraiment, mais pas à mes dépens... Et c'est toi qui paies à sa place, c'est injuste !

Debout dans l'embrasement de la porte, il est là qui la toise froidement, appuyé sur une canne, une jambe déformée.

- Eh oui, moi aussi j'ai dû abandonner à cause d'un petit accident...

- Que veux-tu ? Tu n'en n'as pas assez fait ?

- Tu marches très bien, chérie. Tu touches encore une rente de handicapée ?

- Si je dois compter sur ce que tu ne m'as jamais payé.

- Tu t'en sors toujours bien. C'est frustrant pour les autres...

- Pour toi, tu veux dire, pour toi !

Le danseur se précipite en claudiquant vers l'aimant aux couteaux, s'empare de la première lame à sa portée et d'un mouvement tout aussi rapide la plonge à quatre reprises dans l'estomac de Sarah ahurie. Minuit sonne au clocher de l'église Saint Nicolas. Les derniers clients auraient dû payer leurs additions depuis longtemps déjà. Sarah gît dans une mare de sang. En s'affaissant contre le grand frigo, elle en a ouvert une porte. Des légumes, salades et radis tombent lentement sur elle. Sur la table métallique, Patron a vomi sa vie avec le reste de son dernier repas.

Jan M.

10 juin 2009.